

ŒDIPÉ, trois actes par André Gide. — LE MIRACLE DE SAINT ANTOINE, par Maurice Maeterlinck (au Théâtre de l'Avenue.)

On vient de faire à M. André Gide, en moins étoffé, car le Théâtre de l'Avenue est loin de l'enviable magnificence du Théâtre Pigalle, le procès intenté à M. Jean Giraudoux pour sa *Judith* : divertissement de lettre, antithéâtral, langue pure, mais injouable. Ce n'est pas que *Œdipe* soit injouable, pour moi, c'est tout simplement une pièce fort mal jouée. Cela arrive aux Pitoëff, tabou par je ne sais quel mystère. Pitoëff est fait pour les cachots noirs, les extases asiatiques et les suicides. Sa voix déjà, d'ordinaire, insupportable, détonne encore plus dans un texte aussi savoureux et aussi net d'accent classique et tout latin que celui d'André Gide. Quant aux comédiens qui l'entourent, n'en parlons pas. Et le chœur ! Il représente l'opinion publique, la majorité. Est-ce pour cela qu'il est si ridicule ? Je vais peut-être étonner M. Gide. Mais il aurait dû porter sa pièce à la Comédie française. Dès qu'il s'agit d'une pièce à toges, c'est là qu'on doit la voir emballée. Là, les comédiens sont incomparables quand il s'agit au moins de se draper. M. Pitoëff a l'air de se promener dans un peignoir de bain et l'on frémit qu'il ne s'y mouche. Son chef-d'œuvre, ce sont *les Ratés*.

Ce n'est pas la première fois que M. Gide est tenté par l'interprétation des mythes. *Philoctète* a paru, il y a fort longtemps. Eschyle, Sophocle, ont fait leur bien de la légende que l'*Odyssée* révèle la première, et depuis, Lamotte, Corneille et Voltaire s'y étaient mis, chacun à sa façon. Mais Corneille, trop sensible, ne creva pas les yeux à Œdipe, il le tua tout simplement.

M. Gide n'a pas cherché comme Aristote dans sa *Politique* pourquoi Œdipe ne s'était jamais demandé qui il avait tué, ce n'est pas l'objet de son drame. C'est le dialogue entre le mystique Tirésias et le rationaliste Œdipe qui l'intéresse, autrement dit son propre drame, et ceux qui dévient à sa pièce toute originalité vraiment gidiennne me paraissent n'avoir étudié cet écrivain qu'à travers son *Corydon*, ou plutôt ce qu'on en a dit.

Œdipe a quarante ans d'âge. Il est au pouvoir, et surtout de lui seul. Pour M. Gide, en effet, cela doit être le sommet de la réflexion, le point exact où l'homme peut croire en lui-même, est suffisamment armé contre les rêveries et les appels d'un au-delà consolant. Il aime les héros et déteste toute divinité. Déteste est trop dire : il s'en passe. Il ne veut dépendre de personne ; l'hérédité, les parents, les morts, le péché original, autant de ball-verbs. En face de lui Tirésias ne pense pas du tout qu'on puisse faire son salut tout seul. Il représente l'Eglise qui doit s'occuper des hérétiques, malgré eux, l'Eglise qui sait qu'ils ont péché. Et avouons que M. Gide lui fait la part bien belle, car tuer son père et coucher avec sa mère on est un et considérable. Jamais on ne vit de protestant plus pécheur en vérité que l'Œdipe de M. Gide. Sophocle avait fait de Tirésias un devin maître-chanteur qui peut tout révéler au peuple et compromettre le gouvernement d'Œdipe, un petit rôle, et qu'on écartait négligemment. Ici, Tirésias, en dépit du comédien qui l'interprète au Théâtre de l'Avenue, a une autre importance. Œdipe avec lui perdra son procès. Est-ce à dire qu'il se remettra entre ses mains, qu'il implorera le secours de ses prières pour hâter l'effacement de son double et tragique péché ? Non, jusqu'au bout, Œdipe refusera le secours des prêtres, et, sa confession personnelle faite en public, devant ses enfants et ses sujets, s'étant crevé les yeux, il ne demande pour le purifier que la pureté pitoyable d'Antigone avec laquelle il s'enfuira. Ainsi, n'ayant pu se libérer de l'hérédité fatale qui pèse sur lui, il ne sera pas cependant agenouillé devant les hommes qui prétendent tenir de Dieu leur puissance.

Voilà, je crois, pour l'essentiel.

Outre Antigone, des personnages secondaires entourent les deux protagonistes et concrétisent certaines idées que Gide plus d'une fois exprima dans son œuvre. Créon comme Tirésias est l'ennemi des hommes qui veulent s'affirmer complets, libres, équilibrés, disponibles,



Pitoëff dans le rôle de Œdipe

pas sérieusement que M. Gide lui-même pardonnerait si volontiers de tels écarts dans sa famille. L'inceste d'Œdipe suffisait. M. Gide en remet beaucoup trop, et enlève par là bien du sérieux à l'œuvre la plus légitimement ambitieuse que j'aie applaudie depuis longtemps.

La reprise du *Miracle de saint Antoine* termine la soirée. Du Pirandello avant la lettre. On connaît cette farce flamande, un peu languette, où saint Antoine s'introduit dans un appartement pour ressusciter une morte, mais tous les hérétiques s'y opposent. De guerre lasse ils l'admettent au chevet mortuaire. Le saint ressuscite la dame, puis il s'en va, emmené par la police, et elle retombe endormie pour toujours. Est-ce un fou, un saint, un escroc ? On ne saura jamais, mais on aura assisté au spectacle toujours réjouissant de l'hypocrisie humaine. Je dois reconnaître que Pitoëff est bien meilleur sous la robe de bure de saint Antoine que dans Œdipe. Ce saint est plus facile à interpréter, c'est vrai, qu'un héros aussi lucide que M. Gide en personne.

MAURICE MARTIN DU GARD.